

*Introduction générale***Des élites particulièrement conservatrices ?**

« La plus belle chose, c'est, pour un honnête homme, d'être admiré grandement par un grand nombre d'hommes<sup>1</sup>. »

« Mais quant à ce qui frappe immédiatement l'œil, il y a l'acropole, d'une telle ampleur, magnifique de loin, de tous côtés, pour ainsi dire une sorte de sommet commun de la province<sup>2</sup> » : à travers ces quelques mots, Aelius Aristide fait part de son admiration sans borne pour une cité qu'il a assidûment parcourue, celle de Pergame, ancienne capitale royale<sup>3</sup>, fondée sur un éperon rocheux à la manière de l'acropole d'Athènes.

La découverte des vestiges de cette riche cité d'Asie Mineure (aujourd'hui la ville turque de *Bergama*) s'est faite lentement, à partir d'un certain nombre de voyages de prospection. Si, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, Pergame était tombée dans l'oubli, elle était pourtant mentionnée dans l'Apocalypse et avait auparavant attiré quelques voyageurs de renom, comme l'humaniste italien Cyriaque d'Ancône qui y vit, dans les années 1430-1440, des statues en marbre<sup>4</sup>, et y recopia plusieurs inscriptions grecques et latines. Plus tard, en 1671, ce fut Thomas Smith, chapelain de la Compagnie du Levant, qui partit à la recherche des ruines des sept églises de l'Apocalypse : le christianisme joua donc un rôle important à cette époque dans l'intérêt que certains savants ont porté à Pergame. Au XIX<sup>e</sup> siècle, l'architecte français Jean-Nicolas Huyot fit un voyage en Orient jusqu'à Abou Simbel, et s'arrêta

1. Bacchylide, *Ép.* 10, 47-48.

2. Aelius Aristide, *Discours*, XXIII, 13 (éd. KEIL) : ἃ δ' εὐθὺς εἰς ὀφθαλμοὺς ἔρχεται, ἀκρόπολις μὲν αὕτη τοσαύτη τὸ μέγεθος, πόρρωθεν ἀστράπτουσα ἀπὸ πάσης εἰσόδου, ὥσπερ κοινὴ τις κορυφὴ τοῦ ἔθνους.

3. Le premier témoignage littéraire sur la ville est celui de Xénophon (*Anabase*, VII, 8, 8) : en 399 avant J.-C., de retour de l'expédition des Dix Mille, lui-même et ses compagnons passèrent par Pergame.

4. Sur les premiers voyageurs en Asie Mineure, du Moyen Âge au XIX<sup>e</sup> siècle, se reporter à ZIEBARTH, 1902, p. 445-446 ; KOHL, 1994, p. 145-161 ; KOHL, 2003, p. 145-165.

à Pergame en 1818. Il y effectua un relevé précis des vestiges, et établit un premier plan du site archéologique<sup>5</sup>.

Cependant, les premiers à réaliser des découvertes d'ampleur à Pergame furent les archéologues allemands : en 1865, l'ingénieur Carl Humann<sup>6</sup> fut chargé par le grand vizir Fouad Pacha de moderniser le réseau routier, et profita de son séjour en Orient pour conduire en amateur des prospections dans le sanctuaire d'Héra. Les fouilles officielles, conduites sous la direction des Musées impériaux allemands et menées sur le terrain par Humann débutèrent en septembre 1878, et furent organisées en trois campagnes de fouilles, jusqu'à la fin de l'année 1886. Connaissant l'existence d'un autel monumental à l'époque hellénistique à Pergame, Humann s'arrêta rapidement sur une terrasse qui disposait d'une vue dégagée vers l'est, le sud et l'ouest, tout près d'un mur byzantin, où l'on avait auparavant découvert plusieurs reliefs. Dans ses notes, il décrit cet endroit en parlant d'un imposant « déblai en forme de monticule<sup>7</sup> ». Rapidement, un mur de fondation, des hauts-reliefs, de nombreux fragments de la petite frise de la Téléphie furent découverts et rassemblés : Humann avait exhumé le fameux autel, qui fut peu à peu reconstitué et exposé au musée de Berlin, à partir de 1880. Après Humann et le formidable retentissement qui entoura la découverte du monument, d'autres archéologues allemands poursuivirent les recherches à Pergame, comme A. Conze (1831-1914), W. Dörpfeld (1853-1940) ou E. Boehringer (1897-1971).

Par sa topographie, Pergame constituait un espace de pouvoir remarquable et, vue de Rome ou de Grèce, la cité était un symbole de l'hellénisme, de la culture livresque (dont l'emblème était sa bibliothèque), de la monarchie et de la médecine. Constituée d'un éperon rocheux à 280 mètres au-dessus des cours d'eau qui l'entourent (le Sélinos et le Kétios), vraisemblablement occupé depuis le premier millénaire avant J.-C., Pergame dominait la plaine du Caïque et son nom, d'origine micrasiatique, signifie « citadelle » ou « fortification<sup>8</sup> », ce qui témoigne de sa vocation de puissance<sup>9</sup>. Dans le cadre du monde hellénistique de la première moitié du I<sup>er</sup> siècle avant J.-C., Pergame possédait un rayonnement particulièrement important, du fait de ses dirigeants, les rois : l'organisation architecturale de la ville reflétait une conception élitiste du pouvoir, basée sur une incarnation de l'« État hellénistique » dans le roi lui-même, dont le pouvoir reposait

5. OMONT, 1899, I, n° 1-3060 et II, n° 3061-6500. Sur le plan de J.-N. Huyot : voir n° 664, folio 146 (« Position exacte des édifices antiques dans la ville moderne de Pergame, le 18 mai 1818 à 10 heures du matin. Ce plan est exact pour la position des édifices antiques et le cours du fleuve. Plan de Pergame »).

6. Sur Carl Humann et ses recherches, voir notamment : Schuchhardt et Wiegand (éd.), 1930 ; Schulte, 1964 ; Dörner, 1989 ; Kunze, 1991, p. 153-158.

7. HUMANN, 1880, p. 129-156.

8. CHANTRAINE, 1968-1980, s.v. Πύργος ; ZGUSTA, 1984, p. 484.

9. Pour une description topographique complète du site : KOHL, 2004, p. 177-194.

sur sa capacité à être victorieux sur le champ de bataille, et sur un certain nombre d'autres réalisations, notamment l'évergétisme monumental.

Une soumission précoce au pouvoir occidental romain avait placé les Attalides du côté de Rome, et leur avait permis d'en récolter les fruits. Après la paix d'Apamée en 188 avant J.-C., les rois de Pergame se trouvèrent à leur apogée, en possession de la majeure partie de l'Asie Mineure, ce qui permit à Eumène II (197-159 avant J.-C.) d'obtenir les moyens financiers suffisants pour transformer la forteresse pergaménienne en une résidence royale somptueuse, principalement centrée sur le versant sud de la montagne. Cette puissance financière nouvelle et considérable entraîna la construction de monuments visibles de loin, produisant un effet de puissance grandiose, comparable à Athènes. Cette ostentation personnelle des souverains fut au cœur de l'identité culturelle de Pergame, et cette particularité est essentielle pour envisager l'étude des notables de la cité à l'époque postérieure à 133 avant J.-C. : ces notables sont nés, ont grandi, ont vécu dans une cité et dans des rues rappelant sans cesse la puissance des souverains et leurs mentalités, à travers d'innombrables monuments, statues et inscriptions.

### **La théorie de H. Halfmann : des notables plus riches et conservateurs qu'ailleurs**

D'une manière générale, peu d'études ont vu le jour sur les couches dirigeantes de la cité de Pergame après la mort d'Attale. La cité a principalement fait l'objet d'ouvrages généraux sur son histoire<sup>10</sup> ou sur l'état des recherches menées par les chercheurs de l'Institut Archéologique Allemand. La première grande synthèse fut celle de E. Ohlmutz à propos des cultes de la cité<sup>11</sup>. Bien évidemment, on a également fait la part belle à l'étude du Grand Autel de Pergame, joyau de l'architecture hellénistique. C'est surtout Fr. Queyrel qui a largement consacré ses recherches à la représentation de la famille des Attalides et à l'Autel de Zeus<sup>12</sup>. Deux autres études essentielles sur les Attalides avaient déjà vu le jour dans les années 1970 et 1980 : celle de E. V. Hansen<sup>13</sup> et celle de R. E. Allen<sup>14</sup>. Plus récemment, à la fin des années 1990, deux grandes synthèses ont été publiées sur Pergame, celle de H. Koester<sup>15</sup> et celle de W. Radt<sup>16</sup>, qui constitue un ouvrage de référence en ce qui concerne les recherches archéologiques sur l'acropole et dans la ville basse.

10. La synthèse la plus récente est celle de EVANS (2012).

11. OHLEMUTZ, 1940.

12. QUEYREL, 2003.

13. HANSEN, 1971.

14. ALLEN, 1983.

15. KOESTER, 1998.

16. RADT, 1999.

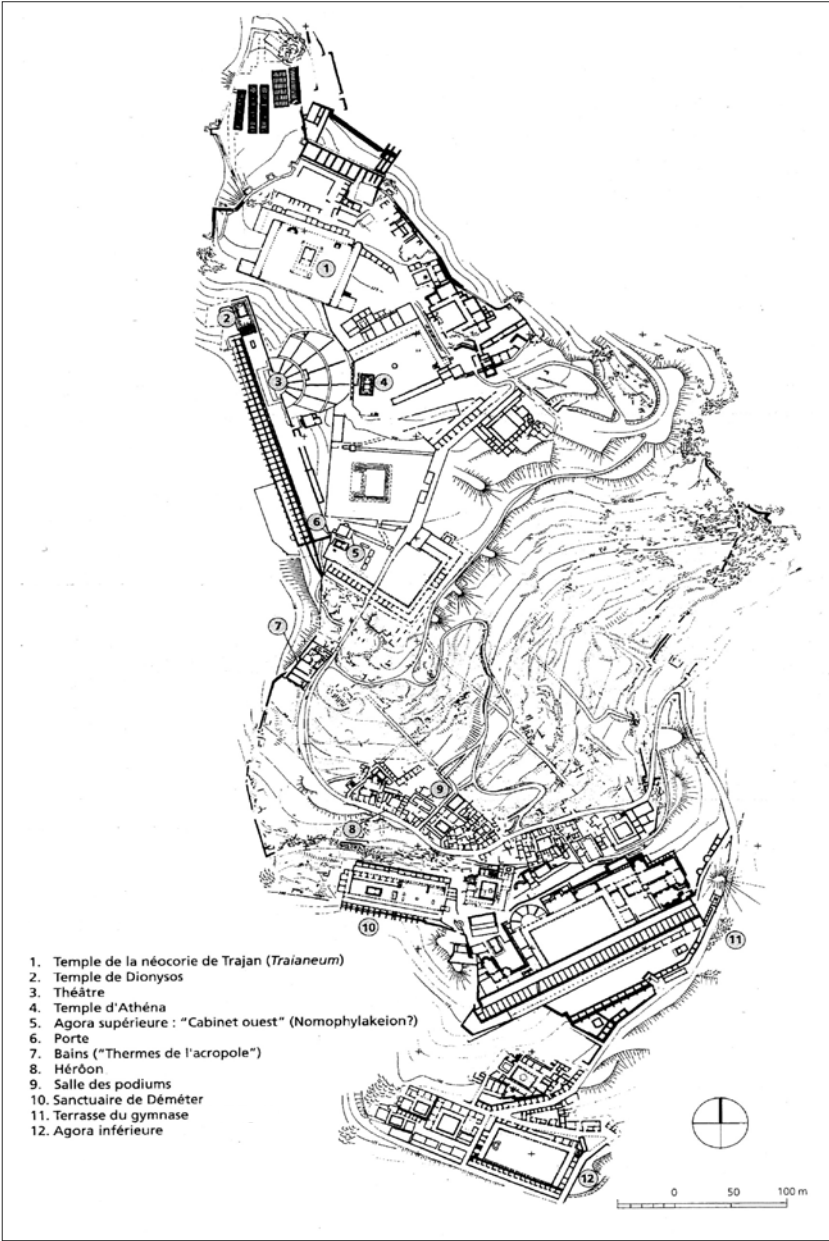


FIGURE 1. – L'acropole au 11<sup>e</sup> siècle après J.-C. (d'après HALFMANN, 2004).

Finalement, c'est l'historien allemand H. Halfmann qui a été le premier à essayer d'étudier les notables de Pergame de façon approfondie et globale. Il a en effet publié en 2001 une synthèse (traduite en français par la suite) dont l'objectif majeur était la comparaison entre Pergame et Éphèse, à partir de leur développement architectural et l'évergétisme des notables qui en était en grande partie la source. Cet ouvrage, bien qu'il soit principalement archéologique, a permis à l'auteur de développer une thèse stimulante sur la haute société pergaménienne de 133 avant J.-C. à la fin du III<sup>e</sup> siècle après J.-C. : les notables auraient formé une sorte de caste particulièrement traditionaliste, formée de personnages de souche souvent royale, tous Pergaméniens de naissance. Le thème du traditionalisme de ces personnages pose cependant un problème méthodologique, car les notables grecs étaient, par nature, « les dépositaires et les porte-parole du passé » (F. Mestre<sup>17</sup>) : il faudra donc discuter la volonté des Pergaméniens de défendre, peut-être plus que les autres notables grecs, leurs traditions ancestrales.

À partir de ce constat, ces dirigeants auraient été particulièrement rétifs à toute implication politique de notables non autochtones dans la cité (à travers l'érection de monuments ou les magistratures). L'idée-force de l'auteur est liée à la question de l'évergétisme : les monuments bâtis entre la basse époque hellénistique et la fin du II<sup>e</sup> siècle (l'apogée du phénomène), furent financés par des fonds en grande partie privés, ceux des membres de l'élite locale. Cette politique de construction fut mise en place par un groupe qu'il qualifie de « très élitiste<sup>18</sup> », dont la fortune et les conceptions politiques et religieuses étaient essentiellement héritées de l'ère attalide. Liés par des mariages, les descendants avérés de l'aristocratie pergaménienne et ceux de l'aristocratie galate durent, par-delà les générations, conserver la majeure partie de leurs propriétés familiales réparties dans un cadre dépassant la région proche de Pergame, jusqu'en Anatolie centrale.

Pour différencier les traditions, les « mentalités » des notables pergaméniens et éphésiens, Halfmann invoque aussi le profil socio-économique très contrasté des deux cités : si Pergame était une ancienne capitale royale où les bâtiments mettant en valeur les grands notables étaient concentrés sur l'acropole, Éphèse disposait en revanche d'une évolution liée fondamentalement à l'activité de son port, ouvert sur la Méditerranée, et au rayonnement de l'Artémision. De plus, la domination des élites, marquée par un conservatisme profond, aurait abouti dans un premier temps à une faible modification de l'aspect général de la cité jusqu'au I<sup>er</sup> siècle après J.-C. (l'auteur parle d'une « stagnation de l'urbanisme<sup>19</sup> »), puis, dans un second temps, à partir des règnes de Trajan et Hadrien, à un brutal développement architectural. Cet épanouissement exceptionnel coïnciderait d'ailleurs avec

17. MESTRE, 2013, p. 64.

18. HALFMANN, 2004, p. 134.

19. *Ibid.*, p. 67.

le « zénith de la position sociale relative des Pergaméniens de naissance<sup>20</sup> » ; parmi ces personnages éminents, le plus marquant fut C. Antius A. Iulius Quadratus, qui joua probablement un grand rôle dans l'obtention d'une seconde néocorie par la cité, et qui donna sans doute l'impulsion, par ses relations (proximité avec Trajan) et par sa fortune personnelle considérable, à un vaste programme architectural sur l'acropole, dont le symbole reste la construction du temple de Trajan et Zeus *Philios*.

Jusque dans la deuxième moitié du II<sup>e</sup> siècle après J.-C., les notables locaux, et eux seuls, poursuivirent cette rénovation de l'acropole et celle du sanctuaire d'Asklépios, qui disposa alors d'un rayonnement exceptionnel dans tout l'Empire, et qui fut notamment prisé des sénateurs. Surtout, la spécificité de Pergame résida, contrairement à Éphèse, dans le fait que la population d'origine italienne et les étrangers n'y auraient pris aucune part, de même que les affranchis, d'où la thèse du traditionalisme, de la fermeture élitiste de ces notables. Halfmann s'appuie notamment sur le fait que parmi la totalité des inscriptions conservées, un nombre infime de textes est rédigé en latin, ce qui prouverait l'absence d'un groupe social pratiquant le latin et qui aurait pu avoir un réel poids social et politique à Pergame<sup>21</sup>. Il dresse un constat identique à propos des affranchis qui, alors qu'ils jouèrent un grand rôle à Éphèse, sont absents des sources épigraphiques en tant qu'évergètes. À Éphèse, l'évergétisme architectural fut avant tout le fait des autorités romaines. L'activité architecturale de la cité ionienne se développa également dans la deuxième partie du règne d'Auguste, du fait de l'investissement de certains affranchis impériaux (l'érection de la porte de Mazaeus et de Mithridate, par exemple, aurait été impossible à Pergame), et du fait de la position sociale de certaines familles d'origine italienne, principalement composées de commerçants et d'étrangers (ainsi, les *negotiatores* et les magistrats romains étaient nombreux à Éphèse, la nouvelle capitale de la province où résidait le gouverneur). L'un des objectifs de cet ouvrage sera de discuter cette thèse qui, si elle s'avère séduisante à bien des égards, peut également paraître excessive sur certains points que nous précisons.

20. HALFMANN, 2004, p. 83.

21. Ainsi, sur les 640 inscriptions du corpus de M. Fränkel publié en 1895 (*Altortümer von Pergamon*, VIII, 2), on ne compte que neuf textes latins (n<sup>os</sup> 632-640) ; parmi les centaines d'inscriptions publiées dans les volumes des *Mitteilungen* (*Athenische Mitteilungen*, *Istanbuler Mitteilungen*) de l'Institut Archéologique Allemand, publiées entre 1899 et 1912, on ne retrouve que deux textes latins ; enfin, les 161 inscriptions de l'Asklépieion, publiées par Chr. Habicht en 1969 ne comportent que 7 textes latins, dont 6 sont dus à des membres de l'administration provinciale romaine.

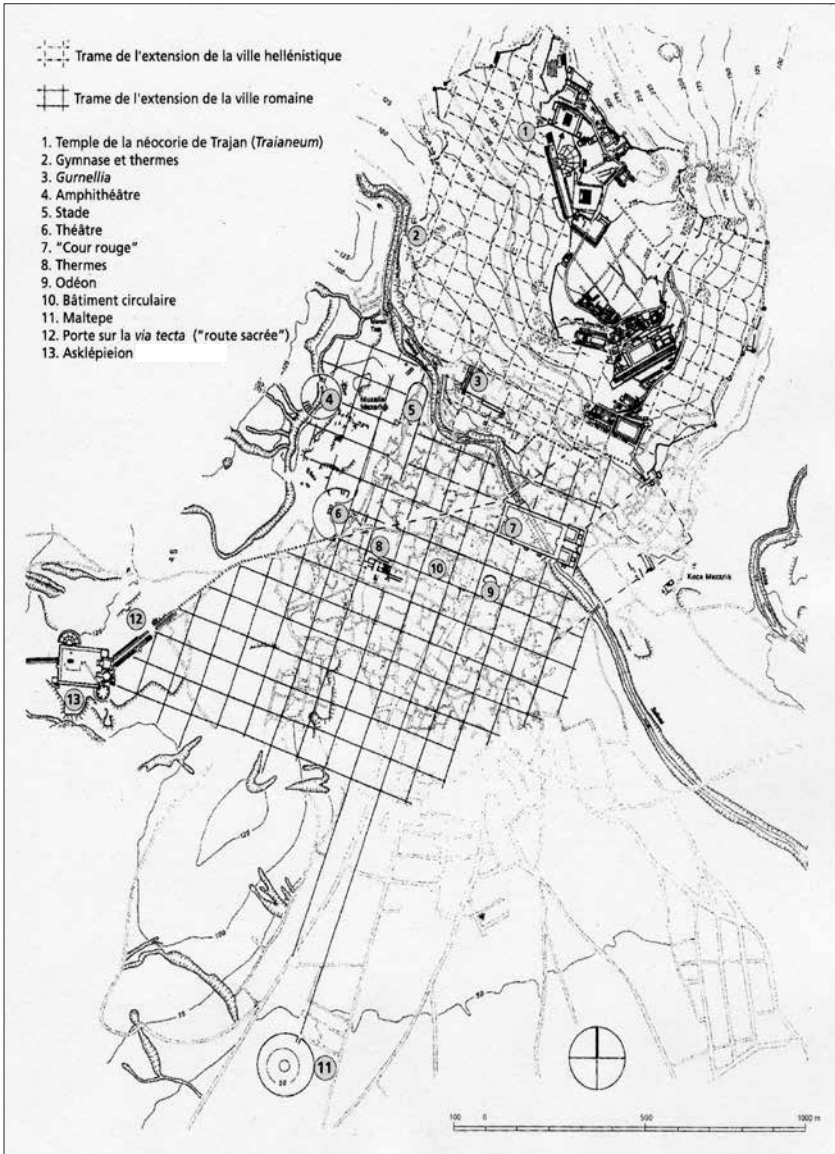


FIGURE 2. – La ville basse au 11<sup>e</sup> siècle après J.-C. (d'après HALFMANN, 2004).

## Les sources et leurs limites

### *Les sources archéologiques*

Les sources archéologiques de Pergame ont été largement utilisées par H. Halfmann dans son ouvrage de comparaison entre Éphèse et Pergame. Les fouilles à Pergame ont débuté en 1878, à l'initiative du Musée de Berlin, sous la direction de C. Humann puis A. Conze, et permirent de mettre à jour quelques-uns des plus importants édifices de la ville haute, en premier lieu le Grand Autel : il ne restait alors plus rien de ce monument sur une terrasse de l'acropole, car les éléments architecturaux et les dalles sculptées avaient été, en grande partie, réemployés pour construire un rempart à l'époque byzantine. Ces éléments purent être récupérés et regroupés, puis assemblés à Berlin. On dégagait aussi le sanctuaire d'Athéna, le plus ancien de la ville (iv<sup>e</sup> siècle avant J.-C.), qui renfermait la célèbre bibliothèque et les collections d'œuvres d'art royales. Les fouilles portèrent aussi sur les palais royaux<sup>22</sup>, le théâtre et le temple de Dionysos d'époque hellénistique, l'agora supérieure et le temple de Trajan et de Zeus *Phlios*.

Au début du xx<sup>e</sup> siècle, W. Dörpfeld, architecte et directeur de l'Institut allemand d'archéologie à Athènes (1853-1940), fut nommé directeur des fouilles de Pergame, mais A. Conze conserva une influence importante en ce qui concerne les grandes orientations à prendre. On mit au jour, entre 1900 et 1912, le gymnase, le temple d'Héra et le sanctuaire de Déméter. Après une longue pause, les fouilles ne reprirent qu'en 1927, sous la direction de Th. Wiegand (1864-1936), alors directeur de l'Institut archéologique allemand à Berlin. Elles permirent de dégager, jusqu'à la veille de la deuxième guerre mondiale (1938), quatre bâtiments importants : les arsenaux<sup>23</sup>, l'*Hérôon* hellénistique (un vaste ensemble de cours et de salles consacré au culte des rois défunts), le sanctuaire d'Asklépios, situé en contrebas de la ville haute, et relié à la ville basse par une voie sacrée (la *via tecta*), et la « Cour rouge », temple dédié probablement à des divinités égyptiennes, situé aujourd'hui en plein cœur de la ville moderne de *Bergama*, au pied de l'acropole. Après la guerre, les fouilles ne reprirent leur cours qu'à partir de 1957. Jusqu'en 1968, c'est E. Boehringer qui les dirigea ; elles furent concentrées sur trois secteurs principaux : le Nikèphorion<sup>24</sup>, le sanctuaire d'Asklépios (on étudia de façon plus approfondie les périodes primitives de ce sanctuaire, mais aussi ses différentes étapes d'aménagement, notamment

22. Ces palais étaient de grands bâtiments à péristyle, sans doute richement décorés, mais dont on n'a pas retrouvé les mosaïques.

23. Ces bâtiments possédaient plusieurs fonctions : ils pouvaient servir aussi bien à entreposer des stocks de nourriture (céréales) que le matériel militaire de la cité.

24. Sur les sources (Polybe, 16.9.1-7) et les débats concernant l'emplacement du sanctuaire, sur la bordure ouest de l'acropole ou (plus certainement) dans une zone extra-urbaine, voir KOHL, 2002 et 2004 ; BOULAY, 2014, p. 185-186.



celle du II<sup>e</sup> siècle après J.-C., qui vit un essor considérable du sanctuaire et du culte d'Asklépios sous les Antonins), et on dégagait enfin de nombreuses maisons d'habitation d'époque hellénistique, à l'ouest de l'agora inférieure.

Les fouilles les plus récentes ont été menées, à partir de 1972, par W. Radt, qui en a publié en 1999 une synthèse dont les conclusions sur certains bâtiments de l'Asklépieion (bibliothèque de Flavia Mélinè, bâtiment rond inférieur) ont été remises en question récemment par V. M. Strocka<sup>25</sup>. Dans la campagne, un sanctuaire dédié à Cybèle a été fouillé près de Pergame, et on a mis l'accent sur les espaces urbains de l'acropole : on y a dégagé des maisons à péristyle, des boutiques, des ateliers, des toilettes, des restaurants, des boulangeries et quelques lieux de culte. On y a aussi mis au jour un *hérôon* possédant une salle cultuelle et un petit odéon. Si, d'une façon globale, la vie privée, la vie quotidienne, ont été peu mises en avant par les archéologues, qui se sont naturellement tournés vers les monuments emblématiques de la cité, on assiste peu à peu à un développement de ces thèmes<sup>26</sup>. En effet, l'étude de l'habitat des notables permet d'appréhender leur cadre de vie, et les tombes ou sarcophages de ces personnages fournissent des informations sur leur niveau de vie, leurs goûts et croyances. Néanmoins, la nécropole de Pergame ne fut que pauvrement fouillée, car elle est en grande partie située sous la ville moderne de *Bergama*. Les recherches sont désormais dirigées, depuis 2006, par F. Pirson.

Les rapports de fouilles archéologiques ont été logiquement rédigés par les archéologues de l'Institut archéologique allemand. La collection *Altertümer von Pergamon* constitue une source d'informations fondamentale sur les monuments de la cité. D'autres rapports figurent dans les diverses éditions dirigées par l'Institut allemand, comme les *Pergamenische Forschungen*, les *Athenische Mitteilungen* ou les *Istanbuler Mitteilungen*. Ainsi, un article de A. Hoffmann<sup>27</sup> a présenté, en quelques pages, les fouilles menées sur une petite île à l'ouest d'Élaïa, nommée Élaïoussa<sup>28</sup> (*Mardaliç Adasi*) : on y a retrouvé les fondations d'une villa construite au milieu de deux baies, sur une étroite langue de terre, à la manière des villas italiennes, comme à Oplonte par exemple. Selon l'auteur, la présence d'une villa maritime de type italien en Asie ne peut avoir appartenu qu'à un riche notable établi dans la région, or comme elle est située près d'Élaïa, satellite portuaire de Pergame, on pourrait supposer qu'elle fut construite par un notable pergaménien. De plus, la datation de cette villa pourrait accréditer cette hypothèse : elle aurait été bâtie et utilisée au II<sup>e</sup> siècle de notre ère, lors de l'apogée du processus d'accession de certains Pergaméniens au Sénat. Sans pouvoir aller plus loin, on peut penser que cet édifice prouve

25. STROCKA, 2012.

26. Concernant les maisons de Pergame : WULF-RHEIDT, 1998.

27. HOFFMANN, 1993.

28. Strabon XIII, 1, 67.

au moins l'adoption d'un certain mode de vie des sénateurs par certains notables asiates.

### *Les sources épigraphiques*

La documentation épigraphique sur Pergame a commencé à être collectée et classée à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle par les archéologues de l'Institut archéologique de Berlin, et c'est M. Fränkel qui, le premier, édita deux *corpora* d'inscriptions commentées, entre 1890 et 1895, au sein d'une collection amenée ensuite à être largement augmentée au fil des années, intitulée *Altertümer von Pergamon*. Quasiment à la même époque, entre 1899 et 1912, l'Institut Archéologique Allemand publia plusieurs centaines d'inscriptions issues des fouilles, dans les *Mitteilungen des deutschen archäologischen Instituts*, au sein de la collection *Athenische Abteilung*. Plus tard, les fouilles menées autour du sanctuaire d'Asklépios, vaste complexe monumental flanqué d'un théâtre dans un vallon qui s'ouvre vers le sud, à l'emplacement d'une source ancienne, furent très fructueuses et permirent à Chr. Habicht de publier en 1969 un nouveau volume intitulé *Die Inschriften des Asklepieions*<sup>29</sup>, qui présentait les 161 inscriptions retrouvées dans le *téménos*. Au total, si l'on ajoute à cette documentation les inscriptions publiées par ailleurs de façon dispersée dans un nombre important d'articles et de revues, on aboutit à un corpus d'environ 4000 inscriptions.

Si ces sources apparaissent comme riches, diversifiées et nombreuses, le corpus possède toutefois de nombreuses limites. Premièrement, il reste relativement indigent pour appréhender une période de plus de quatre siècles (nombreux fragments, dédicaces courtes et peu exploitables, par exemple) : les informations que l'on peut tirer de cette documentation ne peuvent refléter que de très grandes évolutions dans la vie civique pergamenienne, et chaque phénomène observé dans les textes (qu'il soit social, politique ou économique) doit être analysé avec une très grande prudence, qui doit nous garder d'une extrapolation trop rapide.

L'inégale répartition chronologique des inscriptions constitue une autre difficulté majeure. Si l'on se livre à un rapide inventaire des inscriptions selon leur datation, on arrive à un constat clair : le II<sup>e</sup> siècle de notre ère

29. НАВИЧТ, 1969. Les fouilles autour du sanctuaire d'Asklépios ont permis de dégager les grands ensembles architecturaux qui le constituaient à l'époque antonine, apogée de son développement : un grand espace rectangulaire bordé de portiques sur trois de ses côtés, délimité à l'est par un ensemble de structures imposantes comme la bibliothèque, les propylées ou le temple de Zeus-Asklépios ; dans la partie occidentale du sanctuaire, un petit éperon rocheux qui porte les restes d'édifices cultuels ; près des temples, une fontaine, qui fut un temps couverte, une vasque revêtue de marbre et plusieurs grandes salles d'incubation ou *enkoimeteria* ; le théâtre, attenant au portique nord ; enfin, à l'ouest, une longue *stoa* (perdue dans une oliveraie). Le sanctuaire aurait été fondé à partir du V<sup>e</sup> siècle avant J.-C., au moment où le culte d'Asklépios fut importé d'Épidaure par un certain Archias. Le sanctuaire s'est développé sous les Attalides, à partir du III<sup>e</sup> siècle avant J.-C., puis il prit un essor considérable à partir des Flaviens.

est de loin le plus représenté (comme dans beaucoup de cités), principalement avec les règnes de Trajan et Hadrien. Pour l'époque impériale, si le règne d'Auguste semble être celui d'une augmentation du nombre d'inscriptions par rapport à l'époque tardo-républicaine, on constate une forte baisse du nombre de textes gravés au 1<sup>er</sup> siècle après J.-C., à l'époque julio-claudienne. Pour ce qui est des autres siècles, après l'essor des époques flavienne et surtout antonine, la documentation se fait plus modeste au 3<sup>e</sup> siècle; le dernier règne illustré de façon assez importante est celui de Caracalla, qui visita l'Asklépieion et l'acropole, et octroya fin 213 ou début 214 une troisième néocorie à la cité<sup>30</sup>. L'effondrement de la documentation épigraphique est manifeste à partir du règne de Macrin, avec lequel les Pergaméniens entretenirent des relations visiblement tendues<sup>31</sup>. Du point de vue de leur contenu, les inscriptions de Pergame paraissent, dans l'ensemble, moins riches que celles d'Éphèse: ainsi, Fr. Kirbihler y a repéré près de 400 bouleutes<sup>32</sup>, alors que cette institution apparaît dans un nombre infime d'inscriptions dans la cité mysienne.

Ces dernières années, plusieurs articles présentant d'importants progrès dans l'étude des inscriptions ont été publiés, principalement ceux de H. Müller, M. Wörrle, A. S. Chankowski, L. Meier ou S. Saba. D'autre part, M. Mathys a publié plusieurs études sur les prêtresses d'Athéna notamment et, tout récemment, un volume de synthèse sur les statues de notables à la basse époque hellénistique et sous le Haut-Empire.

### *Les sources littéraires*

L'auteur le plus intéressant en ce qui concerne le cercle des notables pergaméniens est de loin Aelius Aristide. Ce sophiste et propriétaire terrien originaire d'Hadrianouthèrai, non loin de Pergame, a vécu tout au long du 2<sup>e</sup> siècle de notre ère (de 117 à 180-187 environ), et ses textes, tout particulièrement les *Hiéroï Logoi*, sont d'un intérêt majeur pour l'étude des notables de la cité, leurs mentalités, leur rôle politique, et les cultes qu'ils pratiquèrent. Dans ces discours, l'auteur raconte en effet son quotidien dans l'Asklépieion, sa ferveur pour le dieu, et les relations qu'il tisse avec les notables qui le fréquentent assidument (les élites pergaméniennes, romaines et micrasiatiques). Il s'agit donc d'une source fondamentale, la seule qui puisse nous permettre d'entrevoir la vie du sanctuaire et sa fonction d'espace de sociabilité des élites de l'empire. Les autres auteurs sont moins intéressants dans le cadre d'une étude d'histoire sociale. On peut glaner quelques informations utiles dans les écrits d'Appien, César, Cicéron, Pausanias, Dion Cassius ou Dion de Pruse, mais seulement quelques passages peuvent revêtir un intérêt.

30. BURRELL, 2004, p. 30-37.

31. Dion Cassius LXXIX, 20, 4.

32. KIRBIHLER, 2003, p. 56.

Ainsi, Appien consacre un chapitre entier sur les guerres mithridatiques dans lesquelles Pergame fut fortement impliquée<sup>33</sup>, à travers l'évocation de certains épisodes militaires, ou des relations entre Jules César et le notable Mithridatès. De même, il aborde la formation, l'éducation de ce dernier, qui fut élevé au sein de la cour du roi du Pont, Mithridate VI *Eupator*. Pour l'époque républicaine, les écrits de César constituent évidemment une autre source fondamentale. Ainsi, dans sa *Guerre civile*, il évoque son arrivée en Asie Mineure et à Pergame, et la nature de ses relations avec la cité.

Cicéron, dans le *Pro Flacco*, cite Pergame à plusieurs reprises, et un passage célèbre fait référence à la présence de nombreux citoyens romains dans la cité, tout comme à Smyrne et à Tralles. D'autres passages rappellent certains épisodes des guerres mithridatiques et les relations étroites entre Pergame et le roi du Pont, notamment lors de l'épisode sanglant de 88 avant J.-C. Dion Cassius, dans son *Histoire romaine*, traite d'un assez grand nombre de thèmes, mais toujours de façon brève : par exemple, l'établissement du culte impérial en Asie et à Pergame par Octavien, à l'initiative des provinciaux. Un autre auteur paraît essentiel, Pausanias : dans sa *Description de la Grèce*, quelques courts passages nous renseignent sur les cultes de Pergame (les Cabires<sup>34</sup>, Apollon Pythien<sup>35</sup>) et sur les Galates<sup>36</sup>, peuple important dans la mesure où certains notables pergaméniens étaient des descendants des tétrarques.

### **Les sources numismatiques**

À la différence de la majorité des autres capitales royales, Pergame frappait monnaie avant l'époque hellénistique : les premières émissions au nom de la cité datent des dernières décennies du v<sup>e</sup> siècle avant J.-C.<sup>37</sup>. Une autre originalité pergaménienne est due au fait qu'après la paix d'Apamée qui provoqua l'agrandissement du royaume en 188, la stabilisation politique permit aux Attalides de mettre en place un nouveau monnayage, les cistophores. À partir de cette époque, les monnaies d'argent cistophoriques furent les seules à avoir cours dans le royaume. La cité disposait donc alors d'un monnayage qui lui était propre, et dont le rayonnement était lié à celui de la dynastie attalide.

Les recherches spécialisées en numismatique sur la cité de Pergame ont débuté, tout comme les prospections archéologiques générales, au xix<sup>e</sup> siècle. Ainsi, quelques monnaies (quatre gros revers) furent publiées par le Comte de Choiseul-Gouffier grâce à son voyage dans l'empire ottoman<sup>38</sup>. En

33. Appien XII.

34. Pausanias I, 4, 6.

35. Pausanias IX, 35, 6.

36. Strabon XII, 5, 1-2.

37. MARCELLESI, 2008, p. 246.

38. CHOISEUL-GOUFFIER, 1822.

1910, le savant allemand H. Von Fritze présenta un corpus des monnaies de Pergame<sup>39</sup>. Cette première grande synthèse numismatique est aujourd'hui considérée comme un ouvrage de référence, malgré ses manques, notamment en termes de commentaires. À côté des recherches menées par L. Robert sur les monnaies d'Asie Mineure<sup>40</sup>, la publication de la collection privée du banquier H. Von Aulock constitua une autre impulsion essentielle pour la recherche en numismatique : en effet, elle était composée de plus de 8700 monnaies, regroupées et classées en quatre volumes entre 1957 et 1968. Grâce à cette publication considérable, Pergame commença à être considérée comme un grand centre d'émission en Asie Mineure, et ses sources numismatiques furent de plus en plus utilisées par les chercheurs. Ainsi, les trajets empruntés par les empereurs en Asie Mineure purent être confirmés par les monnaies<sup>41</sup>. Enfin, plus récemment, l'étude de B. Weisser a permis d'avoir une vue d'ensemble des monnaies pergaméniennes à l'époque impériale<sup>42</sup>. Ce chercheur a notamment fait la liste des personnages qui apparaissent sur les monnaies, à savoir les proconsuls et les magistrats ou liturges : on retrouve surtout des stratèges (une trentaine), mais aussi, en plus petit nombre, des secrétaires, des prêtres (notamment du culte impérial), un prytane et un gymnasiarque. Les monnaies étudiées par B. Weisser datent surtout du II<sup>e</sup> siècle (16 émissions sur 44). On recense logiquement les membres des plus éminentes familles de Pergame (Quadratus, Cratippus, Nicomédès, Glykôn). D'autre part, l'association d'un notable et d'un dieu permet de confirmer la prêtrise que ce notable a pu endosser : ainsi, C. Antius A. Iulius Quadratus est associé à Dionysos<sup>43</sup>, or il fut prêtre de Dionysos *Kathègémôn*<sup>44</sup>.

## Définition du sujet et méthodologie

La principale ambition de cet ouvrage est d'étudier les élites de Pergame entre 133 avant J.-C. et le règne de Dioclétien, deux moments qui constituent des ruptures essentielles dans l'histoire de la cité et, plus largement, de l'Asie. En amont, l'année 133 av. J.-C. est en effet celle de la mort et du legs<sup>45</sup> d'Attale III *Philomètor*, neveu de son prédécesseur, qui transmet par testament le royaume de Pergame aux Romains, ce qui leur permit par la suite d'intégrer la cité (qui conserva néanmoins son statut de *civitas libera*) et son royaume à la province d'Asie, créée en 129 av. J.-C. Si cet événement reste en grande partie méconnu<sup>46</sup>, notamment en ce qui concerne les

39. VON FRITZE, 1910.

40. Voir notamment ROBERT, 1946, p. 55, n° 11.

41. JOHNSTON, 1983 ; HALFMANN, 1986.

42. WEISSER, 1995.

43. *Ibid.*, 1995, p. 50-51 (T 350).

44. *AvP* VIII 2, n° 486.

45. Strabon XIII, 4, 2. Cf. ALLEN 1983, p. 189-194 ; VIRGLIO, 1993, p. 13, n° 1.

46. L'un des problèmes posés par les sources est notamment la « légende noire » qui entoure Attale III et son court règne (VIRGLIO, 1993, p. 19-23).

motivations du roi, plusieurs hypothèses ont été proposées : sa conscience d'une réalité sociale particulièrement troublée, sa volonté de se protéger contre d'éventuels complots dans un contexte d'opposition grandissante au sein même de sa cour<sup>47</sup> et d'écarter certains prétendants (on pense naturellement à Aristonikos, qui s'illustra par la suite), ou sa situation de dépendance envers Rome. Les sources ne permettent pas de résoudre ce problème mais, en tout cas, cet événement produisit une rupture brutale : la monarchie prit fin à Pergame, au profit de la nouvelle puissance de l'époque, Rome, qui étendit alors sa domination. Concernant les élites, la mort du souverain leur laissa d'une certaine manière le champ libre pour prendre la direction de la vie politique de la cité. En aval, le règne de Dioclétien traduit tout autre chose, c'est-à-dire la mise en place de réformes administratives et territoriales majeures (morcellement des provinces, création des diocèses, nouveau régime fiscal notamment), qui modifièrent de façon notable l'organisation de l'Empire, et de l'Asie Mineure : avec la dyarchie puis la tétrarchie, on entra donc dans une nouvelle ère.

L'une des questions majeures abordées dans cette étude est celle de la persistance (ou non) de traditions royales ou datant de l'époque royale dans la cité, après 133 : un thème historiographique neuf, étudié depuis seulement quelques années<sup>48</sup>. En d'autres termes, il s'agira d'analyser si l'héritage attalide continua de se manifester à Pergame sous la République et au Haut-Empire, dans les comportements politiques et sociaux des dirigeants de la cité. Nous tenterons de cerner si les élites pergaméniennes ont volontairement entretenu certaines traditions royales dans la cité (indéniablement, ce fut le cas avec le dynamisme de certains cultes, notamment celui de Philétaïros au moins jusqu'à la fin du 1<sup>er</sup> siècle avant J.-C.), et quelle place ces traditions ont pu occuper d'un point de vue symbolique, mais aussi politique. En outre, si les Grecs de l'époque utilisaient un vocabulaire somme toute vague pour désigner les membres de leurs couches dirigeantes (les *aristoi*, par exemple, qu'on peut aussi bien traduire par « les meilleurs » que par « les plus aptes »), il existait une certaine hiérarchie entre les notables. Ainsi, qu'est-ce qui pouvait différencier les plus hautes élites (parfois d'ascendance royale, tel Mithridatès à l'époque césarienne), les notables de niveau intermédiaire et les petits notables ? Cette question, qui doit être posée, se heurtera malheureusement aux limites des sources, qui font quasi exclusivement apparaître les Pergaméniens les plus aisés et les plus influents. L'acquisition de la *civitas Romana* puis l'accès aux *ordines* romains scindèrent la haute société en plusieurs groupes disposant d'un prestige distinct. Avec la domination romaine, les relations politiques avec Rome (à travers des ambassades, notamment), l'octroi de certains privilèges et l'accès à de nouveaux postes donnèrent à certains grands notables une

47. FERRARY, 2003, p. 405.

48. Voir notamment CHANKOWSKI, 2010a.

position spécifique, qui les plaçait au-dessus de la masse des citoyens de leur cité. L'un des phénomènes majeurs de la période que nous considérerons est donc la hiérarchisation de plus en plus forte des sociétés<sup>49</sup>, phénomène repérable également au sein même des collèges de magistrats.

D'autre part, il s'agira d'examiner les relations entre les élites de Pergame et celles de Rome : ont-elles soutenu avec vigueur la domination des Romains, ou plutôt supporté tant bien que mal<sup>50</sup>, après un siècle de troubles, ce nouvel ordre politique ? Dans ce contexte, comment ont-elles cherché à défendre les intérêts et les traditions de leur patrie ? Pour certains notables particulièrement en vue, le fait d'exercer de hautes fonctions à Rome et de résider en Italie le plus clair de leur temps posait le problème de la conservation d'une influence politique à Pergame : quels moyens politiques ou informatifs utilisèrent-ils pour continuer à jouer un rôle de premier plan dans la vie politique de Pergame, *in absentia* ? En outre, la période envisagée fut marquée par le fait que « l'hégémonie romaine remplaça et unifia la domination multipolaire des royaumes hellénistiques<sup>51</sup> » : comment une telle transition a-t-elle été menée à son terme et, dans ce contexte troublé, comment le comportement des élites a-t-il évolué ? En particulier, dans les années qui suivirent le legs d'Attale, des factions politiques se sont opposées du fait de leur soutien ou de leur animosité envers Rome : lors de l'épisode de la révolte d'Aristonikos, une frange de la société pergaménienne proclama roi ce notable, nommé Eumène III sur les monnaies.

Inévitablement, un sujet sur les « élites » nécessite d'élaborer un certain nombre de définitions. Un premier terme a fait l'objet d'un débat : il s'agit de celui d'« aristocratie ». Face à cette question historiographique, H.-L. Fernoux a proposé<sup>52</sup> une définition des notables, en partant de cette notion. Selon lui, les couches dirigeantes ne formaient évidemment pas un groupe homogène, et la définition traditionnelle qu'on donne généralement de cette catégorie ou « strate » sociale est rarement convaincante, car trop neutre, c'est-à-dire essentiellement basée sur la fortune, l'exercice des *archai* et le prestige social qui découlait de ces deux éléments. Peut-on cependant utiliser le terme d'« aristocratie » ? Certes, il s'agit d'un terme formé à partir du grec, qui désigne la domination politique et sociale des *aristoi*, les mieux capables de gouverner et défendre les intérêts de leurs concitoyens ; cependant, il est vrai que ce terme renvoie à un milieu fermé, à des personnages qui s'auto-reproduisent, sans tenir compte de la réalité des cités grecques antiques et de la mentalité agonistique des élites. Si le critère héréditaire devint de plus en plus important (bon nombre de bienfaiteurs revendiquent

49. FERNOUX, 2004, p. 19.

50. VEYNE, 2005, p. 250-252.

51. SAVALLI-LESTRADE, 2010, p. 9.

52. FERNOUX, 2007.

le fait d'avoir pour ancêtres des évergètes de haut rang), le sang ne permettait pas tout ; la *paideia* et l'investissement public constituaient des critères essentiels pour distinguer les *prôtoi* du reste de la communauté. En somme, le terme d'« aristocratie » convient peut-être davantage pour analyser l'élite romaine, mais pas forcément celle des *poleis*. Si le concept d'« aristocratisation » a été récemment utilisé pour désigner l'appartenance aux cercles dirigeants sur des critères de plus en plus héréditaires sur le modèle des *ordines* romains, il ne paraît pas s'imposer parmi les historiens, notamment parce qu'il ignore la profonde dimension agonistique des sociétés civiques grecques, et parce que la mise en place d'*ordines* est loin d'être assurée<sup>53</sup>.

Le terme de « notable » est aujourd'hui le plus couramment utilisé, avec celui d'« élites » pour désigner les dirigeants politiques des *poleis* : il s'agit selon nous des termes les plus satisfaisants pour l'heure afin de décrire certaines réalités de l'intégration des provinciaux ; nous les utiliserons donc au cours de cette étude. Si le terme de « notable » désigne, d'une manière générale, une personne possédant une situation sociale de premier rang dans une cité, donc d'un point de vue somme toute local voire régional, le concept d'élites (du latin *eligere* : choisir, élire, trier), lui, peut être utilisé pour les notables ayant été distingués des autres à un moment donné, et sélectionnés (par Rome) pour accéder à une position sociale encore supérieure, en grande partie du fait de leurs qualités propres. Même si ces termes comportent d'indiscutables limites (en particulier, les facteurs de sélection des élites ne peuvent avoir été uniquement individuels<sup>54</sup>, car le prestige et l'influence de la famille jouaient un rôle fondamental), cette distinction prit tout son sens aux époques hellénistique et impériale, lorsque la puissance romaine bouleversa totalement les rapports de force en Asie Mineure, et offrit de nouvelles perspectives de carrière aux Pergaméniens possédant déjà une assise locale remarquable<sup>55</sup>.

L'organisation de l'ouvrage est thématique, mais pas uniquement : le premier chapitre, qui porte de façon générale sur le long processus d'intégration à l'Empire des notables pergaméniens, sera en effet largement chronologique. Par la suite, nous envisagerons les fonctions publiques assumées par les notables (chapitre II), puis leur capacité à être des évergètes, souvent brillants (chapitre III). Enfin, le chapitre IV sera consacré à un essai de définition des « mentalités » et de l'identité des notables pergaméniens.

53. FRIJA, 2012, p. 171.

54. *Ibid.*, p. 170-171.

55. FERNOUX, 2004, p. 543-546.